

Chroniques des voyages d'Henri de Régnier en Espagne*

Lidia Anoll

Universitat de Barcelona

lidiaanoll@yahoo.es



À cheval entre le Parnasse et le Symbolisme, le nom d'Henri de Régnier se trouve bien souvent à côté des grands parnassiens – José Maria de Hérédia, Leconte de Lisle – ou de ceux qui, comme Maeterlinck, se sont exercés à faire comprendre la nature et la portée du symbole en littérature. Sans oublier, bien entendu, Mallarmé, pour qui Régnier sentait une profonde admiration. Pourtant Régnier fait partie de ces auteurs dont tout le monde connaît le nom mais dont on ignore, bien souvent, la grande production littéraire¹. C'est pourquoi nous devons nous congratuler de l'heureuse initiative de Carlota Vicens-Pujol de recompiler les chroniques (récits, pensées, perceptions... ?) de ses voyages en Espagne, qui se sont déroulés entre 1930-1932, en en établissant une édition notée et documentée de façon rigou-

reuse et intelligente. Rien d'étonnant à cela pour ceux qui connaissent l'auteure de cette édition et sa fascination pour la littérature de voyages ainsi que ses travaux de recherche sur ce domaine-là.

*Au sujet du livre de Carlota Vicens-Pujol, « *En Espagne* » d'Henri de Régnier (Berne, Peter Lang, 2017 ; 196 p. ; ISBN: 978-30-3432-768-8).

¹ C'était pourtant bien avant qu'il ne visite l'Espagne que deux de ses romans se trouvaient déjà en librairie, chez-nous, en traduction : en 1921, Viuda de P. Pérez, de Madrid, éditait *La ilusión de heroísmo de Tito Bassi* (*Illusion héroïque de Tito Bassi*), en traduction de Tomás Borrás ; Biblioteca Nueva, de Madrid, sortait, en 1923, *Una boda por amor* (*Mariage de minuit*) en traduction de J. Pérez Bojart. Ce ne serait qu'en 1937, qu'il nous parviendrait la première traduction catalane d'un de ses romans : *Els amants singulars* (*Les amants singulars*) de F. Pineda i Verdaguer, éditée par Edicions de la Rosa dels Vents, de Barcelone. De nos jours, Cabaret Voltaire a fait deux éditions (2009, 2011) de *La Albana : Vida veneciana* en traduction de Juan José Delgado Gelabert illustrée par de belles photographies de Mariano Fortuny Madrazo.

Les chroniques de 1930 que l'on trouve *En Espagne* d'Henri de Régnier avaient été publiées dans *La Revue des Deux Mondes* par l'auteur lui-même. La partie inédite répond aux récits du voyage de 1932. La singularité du travail de Carlota Vicens-Pujol réside dans le fait que c'est la première fois qu'on travaille à l'établissement d'une édition critique de ces chroniques pour les présenter sous forme de livre. La rigueur, l'orthodoxie d'un travail de ce genre se laissent voir depuis son index. Une préface de Patrick Besnier, suivie d'une introduction de l'auteure, en cinq parties – « Un voyage si longtemps différé », « Autour d'Henri de Régnier, voyageur », « L'Espagne, si proche, si loin », « Sur quelques lettres manuscrites et les préparatifs du voyage » et « Pour la présente édition » – précède l'établissement des textes. Viennent après les récits de Régnier qui constituent le noyau d'*En Espagne* suivis des « Annexes » et d'un « Index de noms propres ».

Patrick Besnier, professeur de lettres à l'Université de Rennes, grand connaisseur de Régnier, préface le travail de Vicens-Pujol en fournissant de nombreux renseignements sur la vie et l'œuvre de Régnier, – ce qui ne serait pas tellement indispensable vu l'introduction qui suit sa préface –, après avoir passé brièvement sur l'importance de l'édition et la bonne idée de rassembler ces écrits de voyage « dont la plus grande partie avaient été publiés par [ses propres soins] dans la *Revue des Deux Mondes* ». L'objection qu'il fait au travail – « ce n'est cependant pas un texte abouti », il y manque « essentiellement le passage des années qui a permis à l'écrivain de faire mûrir ses précédents livres de voyage pendant près de trente ans aussi bien dans le cas de *L'Altana* que pour les *Escales en Méditerranée* auxquelles il a donné une forme personnelle. [...] (p. 9) » – peut être juste, si l'on veut, mais nous voudrions voir là une remarque, une invitation, fort louable, à continuer une recherche qui pourrait faire l'objet d'une thèse doctorale plutôt qu'un reproche. Mais le travail qui nous a été soumis ne prétendait que recompiler des textes et en établir l'édition critique, et cela a été fait convenablement.

Les cinq parties qui constituent l'introduction à l'édition critique me semblent fort réussies. L'auteure s'y montre, en toute simplicité, une grande connaisseuse d'Henri de Régnier. Une petite partie – la première – reprend les mots d'André Rousseau lors de la parution d'*Escales de la Méditerranée*, pour montrer l'importance du rêve dans la vie de Régnier : « À travers ma mémoire je naviguerai selon ma fantaisie. » Là réside, probablement, cette sorte de paresse (était-ce de la peur ?) qui le pousse à différer son voyage en Espagne. Dans la deuxième partie, après avoir précisé que seul le troisième des récits de voyage avait été inédit jusqu'à présent, elle y montre l'écrivain dans son temps, ses contacts, ses goûts, ses adhésions... et ce naturel qui l'éloignait du goût du temps. Dans l'effervescence de ce début de siècle, au-delà des écoles et des étiquettes, « tout esprit créateur semblait bien y trouver une place ». Cependant, Carlota Vicens-Pujol regrette que l'on n'ait pas su donner à un écrivain comme Régnier, qui nous a légué de si magnifiques impressions de voyage, une place parmi les écrivains voyageurs du XXe siècle. Dans « L'Espagne, si proche, si loin... » elle présente l'itinéraire de sa recherche et les caractéristiques de ces récits que nous nous préparons à lire et tient à nous faire remarquer que le lecteur va se trouver face à un Henri

de Régnier « en voyage avec sa bibliothèque ». N'avait-il pas à sa portée les récits des romantiques qui l'avaient précédé dans cette entreprise espagnole ? Ne connaissait-il pas les grands classiques de notre littérature ? Ajoutons à cela son musée imaginaire, issu de sa bibliothèque... Allait-il donc entreprendre un voyage dans le seul but de naviguer à travers sa mémoire en toute fantaisie ?

Le souci de mieux approfondir sur les préparatifs du voyage amène l'auteure à la lecture de la correspondance manuscrite de l'écrivain, ce qu'elle nous présente dans « Sur quelques lettres manuscrites et les préparatifs du voyage ». C'est par des lettres – aux renseignements plutôt pratiques, il nous semble – adressées à Anne Bougenaux, qui devait l'accompagner dans son périple, que nous connaissons que sa décision de voyager en Espagne a été prise et le moment où il pensait s'y rendre. Vicens-Pujol constate aussi que les itinéraires ici décrits ne diffèrent guère de ceux qu'on trouve dans les *Cahiers*. Elle ajoute un tableau qui délimite les dates des déplacements de Régnier ainsi que leur itinéraire. L'introduction finit par le volet « Pour la présente édition » où sont indiqués les critères suivis dans son travail et sa volonté de présenter certaines données de façon à faciliter la tâche des lecteurs et leur permettre de mieux comprendre les textes. Elle indique aussi la fonction et la portée des annexes qui suivent les chroniques. Il s'agit de certaines visions de l'Espagne contenues dans ses *Cahiers inédits* ou dans *Escales en Méditerranée*. Elle tient à souligner que si elle a gardé pour la fin la longue liste généalogique de la famille Régnier, qui ouvrait la première livraison, c'est bien parce qu'elle ne la considère pas un récit de voyage proprement dit, même si cette généalogie explique les mobiles et la genèse de ses voyages en Espagne.

Vu le dessein de Régnier : « C'est un voyage visuel que j'y fais. Je ne prétends pas rapporter autre chose. Je ne lui demande rien de son état social, politique, économique, religieux. Je ne veux d'elle que ce qui se présente à mes yeux » (p. 98), nous remettons le lecteur aux pages que ce voyage a suscitées. Elles constituent le noyau du travail. Au lecteur de les lire attentivement et d'en tirer ses conclusions. C'est ce que nous avons fait, tout en constatant l'appareil critique qui l'accompagne, – plus de cinq cinquante notes qui témoignent de la culture et de l'expertise de l'auteure, nous dirions même, de sa discrétion compte tenu que le texte, pouvant intéresser autant les Français que les Espagnols, aurait pu être noté davantage. Dans le premier des cinq chapitres qui la composent, le lecteur assiste à cette sorte de fascination subie par Régnier à l'approche de l'Espagne : c'est que, finalement, il a osé à y mettre le pied, et il raconte sa journée passée à Fonterabie. Depuis ce premier chapitre, on constate que Régnier est parti en ayant une idée préconçue de l'Espagne et des Espagnols, une image tirée des rapports littéraires d'il y avait cent ans et davantage, une Espagne tirée même des pages du *Quichotte*, une Espagne, en somme, qui vivait aux antipodes de l'Europe. Ces mots, que nous rapportons, écrits juste après avoir traversé le pays basque en sont témoin ici :

Cette tristesse, nous la sentions nous envelopper et pénétrer en nous,
malgré les douces nuances des eaux, la pureté de l'air, l'éclat voilé de

la lumière. Elle nous préparait à cette gravité qui convient aux approches de la terre d'Espagne, l'Espagne si âpre et si sérieuse, si fervente et si hautaine, rude et splendide à la fois et qui s'étourdit de son incurable désespoir, de ses angoisses et de ses terreurs d'âme, au claquement des castagnettes, au grattement des guitares, au rythme de ses chansons, de ses danses, au jeu sanglant de ses arènes [...] (p. 48).

Conscient, probablement, que son bagage culturel pourrait lui jouer un mauvais tour, il insiste, dans le deuxième chapitre – celui qui a rapport au premier voyage – qu'il tâchera « d'oublier tout ce que [ses] lectures [lui] ont pu apprendre d'elle » :

Presque chaque année, je suis monté dans un de ces grands trains qui, à travers la France me conduisaient vers le but de mon attente [...], dans cette ivresse du voyage dont l'exaltation laisse après elle des images et des souvenirs. Ces images, ces souvenirs, c'est en Espagne, cette fois-ci que je vais les chercher. [...] D'avance je me contente de ce que m'offrira cette première aventure espagnole, car c'est aventureusement et sans préparation que je me hasarde sur cette terre nouvelle. C'est à mes yeux que je demande ce qu'ils pourront m'en donner. J'ai tâché d'oublier tout ce que mes lectures m'ont pu apprendre d'elle. Je n'ai dans ma valise que les guides usuels [...] Je préfère les cartes et les plans aux textes les plus explicatifs. Je n'emporte ni carnets de notes ni appareil à clichés. C'est à ma mémoire que je me confie (p. 54).

Ce manque de « préparation » sera démenti par le contenu des différents chapitres. Très souvent, à lire ces pages qui contiennent tant de renseignements, tant d'observations, le lecteur sent que le « lu » l'emporte sur le « vu ». Esthète qu'il est, malgré ce qu'il en dise, il a ses canons de beauté bien établis, ce qui explique aussi bien les remarques qu'il fait concernant le physique des femmes et le type des hommes que ses critiques implacables lorsqu'il se trouve face aux tableaux des grands peintres. Velazquez le fascine. De là que les pages qu'il lui consacre constituent, à notre avis, une de ses meilleures chroniques.

Homme à la culture très vaste, il a éludé, – ses mots l'ont bien dit –, tout ce qui avait rapport à l'histoire du pays qu'il visitait. C'est une dimension qui lui aurait permis d'évaluer les choses autrement, mais cela n'entraînait pas dans ses desseins : voir, juger d'après sa perception des choses, – d'après ses confidents intérieurs qui l'accompagnaient partout et qui ont toujours été ses interlocuteurs –, mettre en valeur ce qui répondait à ses attentes..., critiquer ce qui n'y répondait pas... Tout cela bien documenté, bien exprimé mais, à notre avis, dépourvu d'une émotion véritable. Ses sentiments – peut-être par son adhésion parnassienne – ne devaient pas se montrer ouvertement. Il se peut que nous cherchions là-dedans le poète, et que nous y avons trouvé l'érudit, le contemplateur qui raconte ce qu'il voit, qui dit ce qu'il éprouve sans réellement transmettre des émotions.

C'est par les « Annexes » que nous avons découvert que le poète dont nous lisions les récits de voyage n'était pas là, mais si le chroniqueur de métier qu'il avait été pendant

longtemps. L'idée de Vicens-Pujols de les ajouter à son travail nous semble très heureuse. Leur ton, leur forme, corroborent notre perception des choses et nous incitent à affirmer que ses longs renseignements n'étaient pas du vu : là, il y avait du vu et du rêvé, du vu et du lu. Il ne se montrait pas par ses récits un voyageur quelconque mais le chroniqueur qu'il avait été pendant longtemps et dont les chroniques avaient déjà un caractère fort particulier. Cette perception, de notre part, de ses récits de voyage explique le nom de « chroniques des voyages » que nous avons voulu donner aux récits qui constituent *En Espagne* d'Henri de Régnier.

L'index de noms propres qui complète le travail témoigne des nombreux rapports de l'écrivain, mais aussi de toute la machine qui a été mise en marche pour l'élaboration de cette édition critique appelée à aiguillonner nos chercheurs. Nous devons nous féliciter de la bonne idée de Carlota Vicens-Pujol de recompiler ces textes et d'en établir l'édition critique. Par-là elle a récupéré un de ces écrivains prolifiques qui, comme tant d'autres, a été quelque peu oublié, et elle a mis à notre portée des textes que les dix-neuviémistes (nombre de ses renseignements viennent de ce XIX^e siècle qui nous est cher) aussi bien que les chercheurs en littérature de voyages ou les studieux de la littérature des premières décennies du XX^e siècle sauront apprécier. Ils y trouveront une source de possibilités à ne pas dédaigner.